



ORLÉANS HÔTEL DES CRÉNEAUX

ORLÉANS HÔTEL DES CRÉNEAUX

Maquette et réalisation : DOUANI & Orliens



PATRIMOINE
Restauré
EN RÉGION CENTRE

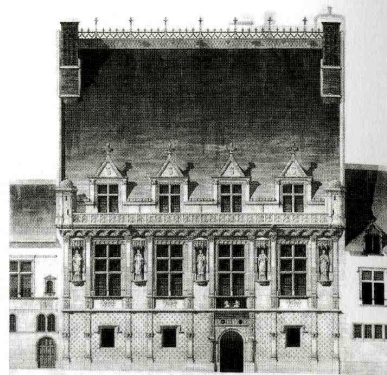
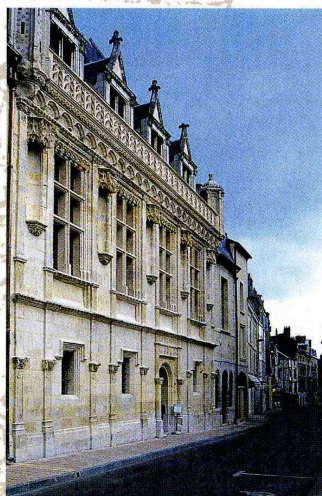
45-ORL-26

PATRIMOINE
Restauré
EN RÉGION CENTRE

Un emblème d'Orléans

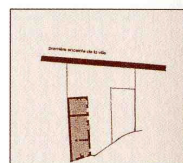
L'hôtel des Créneaux à Orléans compte parmi les plus somptueux hôtels de ville construits en France sous l'Ancien Régime. Dès 1428, les bourgeois de la ville ou leurs représentants tiennent leurs réunions dans ce qui n'est alors qu'une simple maison appelée les Créneaux. L'acquisition progressive, jusqu'au 20^e siècle, de terrains adjacents étend considérablement la superficie de l'hôtel. Le beffroi sera construit entre 1445 et 1448 par le maître maçon Robin Gallier. Mais c'est la façade élevée sur la rue Sainte-Catherine entre 1503 et 1513, peut-être par le maître maçon Biart, qui fait la renommée de l'hôtel des Créneaux : elle transforme le vieil hôtel de ville d'Orléans en un des premiers monuments marqués par le style de la Renaissance.

Il n'est guère de monument plus emblématique de la ville d'Orléans. De 1428 à la Révolution, les bourgeois de la ville y siégèrent sans discontinuité. L'hôtel des Créneaux rappelle avec éclat l'ancienneté de l'administration municipale. A la Révolution, les fleurs de lys qui ornaient la façade, perçues comme les signes du despotisme, sont bûchées. Après la Révolution, les différentes affectations confirmeront la vocation municipale du monument : mis à la disposition des tribunaux civils jusqu'en 1825, après le transfert de la mairie à l'hôtel Grosloir, puis adapté en musée des beaux-arts et des sciences naturelles au milieu du 19^e siècle, l'hôtel a été réaménagé à la fin des années 1980 pour servir d'annexe au conservatoire municipal de musique.

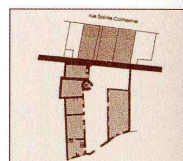


Relevé restitution de la façade par Léon Vaudoyer (1845)

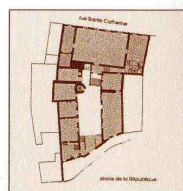
Classé dès 1840 au titre des monuments historiques, l'hôtel des Créneaux suscite l'intérêt des architectes. L'édifice, il est vrai, a connu en quatre siècles d'existence bien des modifications, tant intérieures (réaménagements des espaces) qu'extérieures (disparition de la balustrade par exemple). En 1845, l'architecte Léon Vaudoyer ne peut s'empêcher d'envisager la restitution des sculptures des rois de France qui se trouvaient sous les dais de la façade principale avant leur destruction en 1562 par les protestants. Le projet restera dans les cartons.



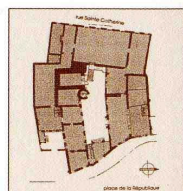
1443
achat de l'hôtel des Créneaux



Deuxième moitié du 15^e siècle
acquisition des parcelles de
l'autre côté de l'enceinte



18^e siècle acquisition des maisons
latérales de la grande salle



19^e et 20^e siècles
implantation du portail de l'hôtel Dieu
acquisition des dernières parcelles

De corbeilles en rinceaux : un répertoire de motifs

La découverte de l'Italie et les débuts de la Renaissance en France sont le fruit d'événements politiques : à la suite des guerres d'Italie, de 1495 (retour de Naples de Charles VIII) à 1525 (défaite de François I^{er} à Pavie) environ, les

souverains français enrôlent une suite d'artisans italiens " pour édifier et faire ouvrage à la mode d'Italie ". Le Val de Loire est le creuset de nouvelles expériences qui se traduisent avant tout dans le décor : introduction de motifs de candélabres, de rinceaux, d'oves, etc., inspirés de l'Antiquité et en rupture avec le répertoire du moyen âge finissant.



Les relevés établis au 19^e siècle par Charles Pensée, ou encore par Verdier et Cattois, avec plus ou moins d'exactitude, permettent toutefois de documenter maints éléments sculptés précieux aujourd'hui très dégradés



La façade principale de l'hôtel des Créneaux constitue un des tout premiers exemples de l'engouement pour le décor italien, traité ici avec une rare finesse. Cependant, on trouve encore dans cette façade des éléments clairement rattachés au gothique flamboyant comme les dais des cinq niches qui abritaient autrefois des sculptures des rois de France.

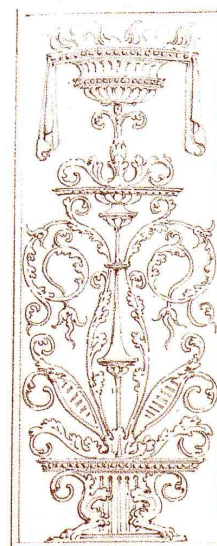
Ils démontrent la lente adaptation des maîtres d'œuvre au nouveau style.

Les lignes architecturales de la façade, divisée sur deux niveaux en quatre travées régulières par des pilastres plats, dénotent un effort tout à fait nouveau de rigueur, d'ordre, et même de symétrie, certes contredite au niveau de l'entrée.

Le traditionnel pignon médiéval sur rue est également abandonné.

Il semble que la première restauration ait eu lieu vers 1608, après les guerres de religion. Au début du 20^e siècle, l'architecte Lucien Roy restaure la façade Renaissance, tandis que le sculpteur Adolphe Gleisse intervient, sans nuance, dans la partie supérieure en reprenant lucarnes et échauguettes.

Ces restaurations anciennes, réalisées sans la connaissance que nous avons aujourd'hui des phénomènes de dégradation de la pierre et des moyens d'y remédier, se sont traduites par un brutal remplacement de certaines pierres.



2^e et 3^e pilastre.

La science au service du diagnostic

Au début des années 1990, la ville d'Orléans s'inquiète de l'état de la façade : croûtes noires, cassures, érosion, pulvérencences rendent urgente une intervention sur ce qu'il convient finalement de considérer comme un grand et précieux morceau de sculpture. Début 1993, l'architecte en chef des monuments historiques remet donc une étude préalable dans laquelle il propose un schéma global et chiffré d'intervention. Afin d'affiner son diagnostic, des essais de restauration sont entrepris, contrôlés par un laboratoire spécialisé de Strasbourg : des sondages permettent de définir avec précision les différentes pierres mises en œuvre, leur état d'altération, les causes de ces altérations, les méthodes de nettoyage et de traitement appropriées.

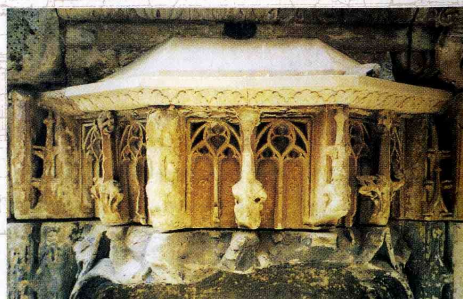
Deux types de pierres sont distinguées : un calcaire d'Apremont, utilisé pour les parements, et un calcaire plus grossier, de Bulcy ou Donzy, utilisé lors des restaurations anciennes. Cette analyse pétrographique permet donc de connaître et de localiser les pierres de restauration que la saleté ne permettait pas, avant le nettoyage, de distinguer à l'œil nu. La mesure de la résistance

(chocs, compression) de ces pierres, de la propagation de la vitesse du son, de leur absorption d'eau, fournissent des informations sur leurs caractéristiques physiques, tandis que les analyses chimiques (détection des cations, mais aussi des sels solubles : sulfates, nitrates chlorures ; spectrophotométrie infra-rouge) signalent une forte contamination des sels et la présence de gypse.

Deux causes essentielles de dégradation sont diagnostiquées. D'une part, la présence du monument en milieu urbain : encrassement, action dissolvante des pluies acidifiées par les polluants et le gaz carbonique, action mécanique de l'eau et du gel, effets des oscillations thermiques (dilatations et contractions), processus de sulfatation, sous l'effet des polluants atmosphériques soufrés, entraînant la création sur le calcaire d'une couche boursouflée de gypse. D'autre part, des remontées salines dues à l'utilisation pendant longtemps des caves de l'hôtel comme dépôt de sel :

les chlorures de sodium migrent, sous l'effet des remontées capillaires et du ruissellement des eaux de pluie, dans les assises du bâtiment et provoquent, en se cristallisant, des fissures et des pulvérencences.

Si certaines parties peuvent être nettoyées d'autres, comme ce dais, sont complètement ruinées et devront être changées



Remplacement
Ragréage
Bouchage et collage

La restauration : une approche modulée

Fins éléments sculptés, parements simples, pierres de restauration, éléments fragilisés ou très dégradés requièrent des approches différentes. Toute la difficulté consiste à aboutir à un rendu uniforme.

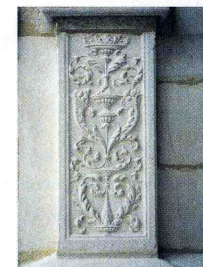
Les essais de nettoyage montrent que les parties sculptées, très fragiles, doivent être traitées au laser. Cette technique, non traumatisante, présente en outre l'avantage d'éviter un traitement de pré-consolidation qui aurait l'inconvénient de consolider les salissures. En revanche, pour les parements, lisses et sans décor, la technique de la micro-abrasion à l'oxyde d'alumine (granulométrie de 3 à 5 microns) est retenue.

Une cartographie précise repère les pierres qui, après nettoyage, seront remplacées, ragréées ou simplement consolidées par injection de silicate d'éthyle. S'agissant des pierres

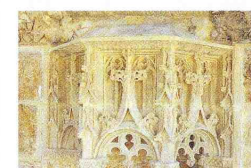
sculptées, pour l'essentiel encore authentiques, aucun remplacement n'est réalisé. Seuls quelques très rares éléments, trop ruinés pour être conservés et gênants pour la perception des grandes lignes architecturales, comme la partie inférieure des dais sculptés, sont remplacés par des pierres greffées présentant les mêmes caractéristiques.

Dans les murs du rez-de-chaussée, très sujets aux remontées salines, une barrière d'étanchéité est mise en place par électro-lessivage et injection d'une résine dans des forages espacés régulièrement. L'ensemble de la façade reçoit une pulvérisation d'un produit hydrofuge, en prenant soin de ne pas étanchéifier le parement qui doit continuer à respirer, afin de réduire les effets de l'eau de pluie sur le monument.

La réfection des chéneaux et des gouttières permet de mettre fin aux infiltrations en partie supérieure.



Un pilastre, déjà refait au 19^e siècle, a dû être remplacé. Un moulage a permis au sculpteur de demeurer fidèle



Changement du dais

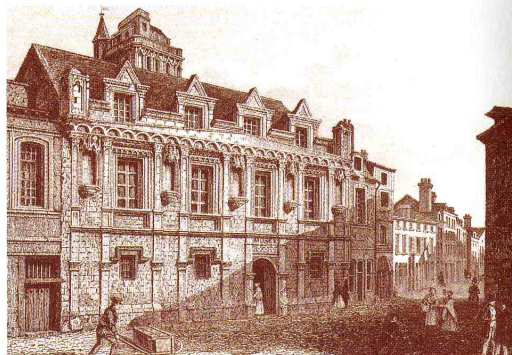
Comme il était à craindre, les pierres remplacées au 19^e siècle, une fois nettoyées, semblent alors étonnamment neuves, et l'ensemble de la façade a une allure discordante. Une patine d'harmonisation (léger badigeon de chaux aérienne à base d'ocre jaune) sur l'ensemble de la façade lui redonne une véritable homogénéité et une belle teinte douce. Enfin, la pose d'un enduit sur les deux façades latérales permet d'intégrer la façade Renaissance dans son environnement immédiat.



Nettoyage au laser, taille de pierres, réfection des chéneaux

Il semble
qu'il y ait eu,
au 19^e siècle,
un fronton

Débat : les limites de l'archéologie



En 1845, l'architecte Léon Vaudoyer propose la restitution d'une balustrade au sommet de la façade : elle a disparu depuis longtemps déjà, emportée peut-être par le souffle de la Révolution. L'architecte ne dispose alors d'aucun élément documentaire pouvant apporter des indications sur son dessin. Aussi imagine-t-il un garde-corps d'inspiration gothique flamboyante.

En 1993, au moment d'élaborer son projet, l'architecte en chef des monuments historiques reprend le dessin de Vaudoyer. Il est en effet nécessaire de rendre à la façade cet élément sans lequel elle semble décapitée et qui permet ainsi à l'architecte de dissimuler les travaux nécessaires à l'étanchéification du monument.

Nul ne se souvient qu'en 1862 et en 1872 deux fragments de pilastres, en pierre d'Apremont, furent retrouvés à quelques mètres à peine de la porte de

l'hôtel. Mais une publication signale, en 1876, ces deux découvertes et précise que les fragments retrouvés furent alors déposés au musée historique de la ville. Grâce aux recherches actives du musée des beaux-arts, ils sont retrouvés, une deuxième fois en somme, et font l'objet d'un relevé minutieux de l'architecte. Ils proviennent bien de l'hôtel des Créneaux : la nature de la pierre, le style et la qualité du décor en témoignent. Est-il pour autant possible d'utiliser ces fragments pour proposer un nouveau dessin du garde-corps ? Rien n'est moins sûr. Car si maints éléments font penser qu'ils proviennent de la balustrade originale, d'autres arguments peuvent être mis en balance qui infirment cette hypothèse : la reprise complète, au début du 20^e siècle, des deux échauguettes qui se rattachaient initialement à la balustrade nous prive de renseignements sur la hauteur exacte du garde-corps ; la présence d'un décor sur les quatre faces de la pile retrouvée est atypique :

on n'en connaît pas sur les garde-corps contemporains. Dès lors, ces éléments proviendraient-ils d'une arcature ou d'un décor intérieurs aujourd'hui disparus ? Enfin, même en acceptant qu'ils proviennent de la balustrade originale, ils n'apportent pas d'indication sur leur alternance, sur le dessin du bandeau d'appui. Trop d'hypothèses font que le dessin de Vaudoyer, certes non archéologique, est, en définitive, adopté.



Fragment de
pilastre conservé
au musée des
beaux-arts
d'Orléans



ORLEANS Hôtel des Créneaux

Monument historique classé (liste de 1840) appartenant à la ville d'Orléans

Travaux réalisés : restauration de la façade principale rue Sainte-Catherine
Dates du chantier : novembre 1998 à juillet 1999

Montant prévisionnel total de l'opération : 3 200 000 F TTC

Financements :
Etat 45% - Département 33,3%
- Ville 21,7%

Maîtrise d'ouvrage : Ministère de la culture et de la communication (Direction régionale des affaires culturelles du Centre)

-Marc Botlan, conservateur régional des monuments historiques
-Valérie Ranty, vérificateur
-Marie-Laure Ducros, technicien des bâtiments de France

Maîtrise d'ouvrage déléguée :
Ville d'Orléans
(André Loiseau, architecte en chef)

Maîtrise d'œuvre : Jacques Moulin, architecte en chef des monuments historiques, Christophe Wagner, architecte assistant, Pascal Asselin, vérificateur des monuments historiques

Crédit iconographique : Jacques Moulin, Ville d'Orléans (Philippe Magnon), ateliers Mérindol, Conservation régionale des monuments historiques du Centre, Service régional de l'inventaire du Centre, Service départemental de l'architecture et du patrimoine du Loiret

Documents : Service départemental de l'architecture et du patrimoine du Loiret, Musées des Beaux-Arts d'Orléans, Service régional de l'inventaire, Conservation régionale des monuments historiques du Centre

Ont collaboré à ce numéro :
Philippe Saunier, Agnès Charpentier

Conception graphique :
Plan Fixe - 69 Lyon

Maquette et réalisation :
Domani - 45 Orléans

Dépôt légal :
ISSN n°1275-451 X

Coordonnateurs SPS :
AFICOOR (Boigny-sur-Bionne-45)

Contrôle scientifique :
Laboratoire d'étude des matériaux (Strasbourg-67)

Entreprises :

-Maçonnerie :
entreprise SNBR, (Sainte-Savine-10)

-Sculpture :
ateliers Mainponte (Fontenay-Trésigny-77)

-Nettoyage et restauration des pierres :
nouveaux ateliers Mérindol (Avignon-84)

-Couverture Menuiserie Serrurerie :
entreprise Bonnet (Chémery-41)

-Assainissement des murs :
entreprise ATB (Villepinte-93)

-Peinture : entreprise Asseline
(Saint-Cyr-en-Val-45)

Patrimoine restauré en région Centre
n°8 (septembre 1999)
Cette brochure ne peut être vendue

A la faveur
de la restauration
l'inscription
"l'Hostel de Ville"
est réapparue.
On distingue
même des traces
de dorure

